



Gérard Cartier

## La langue est un combat

Ouvrons la radio. « *La Paris Fashion Week s'est achevée hier après 83 shows.* » Nous voici aux colonies. Rien n'est bon qui ne soit dans un jargon truffé d'anglais. Plage musicale. On n'entend que des chanteurs anglo-saxons, tout ce qui les regarde fait évènement. On ne comprend pas les paroles ? Qu'importe, seule compte la valeur sonore des mots. L'anglais aurait des vertus particulières qui le rendrait plus apte qu'aucune autre langue à être chantée. Qui peut le croire ? Souvenons-nous de l'extraordinaire floraison qu'a connue la France après-guerre. Les chanteurs qui s'obstinent à leur langue, qui n'ont pas abdiqué devant la surdité des programmeurs se voient ostracisés. Pour les autres, c'est un leurre : on ne se hausse pas en copiant ce qui se fait ailleurs.

On ne se donne plus la peine de traduire les titres des films américains. Des bus sillonnent Paris flanqués d'une publicité pour *American Assassin* ; au Québec, ce film sort sous le titre *Assassin Américain* : pourquoi pas en France ? On diffuse des films chinois en les affligeant d'un titre anglais. Pourquoi ce mépris de notre langue ? Pour ne pas être en reste, ne voit-on pas à présent des éditeurs publier des romans américains sans en traduire le titre ? Même si l'on maîtrise à peu près l'anglais, il reste une langue étrangère. L'essentiel du système d'évocations, d'échos, de significations occultes échappe ou s'en trouve terni. D'autant que, pour les rendre compréhensibles, les producteurs façonnent leurs titres en piochant dans un vocabulaire d'école maternelle – d'où ces affiches désolantes, ces intitulés simplistes, banalisés, stérilisés. À leur échelle, modeste mais omniprésente, ils participent de l'appauvrissement de notre imaginaire : ce qui fait rêver, ce qui accroît le sens a disparu.

On pourrait multiplier les exemples. Séries télévisuelles. Sport (même si l'on éteint en entendant ce mot, on a le temps de s'effarer : aucune discipline qui ne se voit affublée d'un faux-nez anglais : Coach ! Champions League !). Arts de la rue. Pratiques ludiques (Street fishing !). En lui donnant une aura presque magique, les industries du divertissement sont un puissant facteur d'universalisation de l'anglais.



L'argent n'a pas d'odeur – mais il a une langue. Ceux qui fuiraient les centres commerciaux, qui vivraient dans un îlot miraculeusement protégé de cette peste pourront consulter le reportage photo de Bruno Grégoire dans la Carte Blanche de la [dix-huitième Secousse](#) (*Défense et illustration de la langue française, ou : De la servitude volontaire*) :

PUMP TO FIT ! FIT TO BURN !



Il est bien loin le temps où les poètes faisaient de la réclame (*MARIE-ROSE. La mort parfumée des poux.*). On s'adresse au peuple en anglais. Cette invasion est à beaucoup insupportable, mais les boutiquiers, les mercanti, les publicitaires, tous ceux qui font argent de l'image ne semblent pas s'en être rendu compte. Qu'on me le pardonne : il m'arrive, dans un mouvement de révolte, de rêver que des jeunes gens animés par l'amour de la langue et la haine de l'argent le leur fassent savoir en se constituant en brigades afin, bombe à peinture en main, de conspuer les affiches, les vitrines, les entreprises qui veulent nous imposer l'anglais. Seul, sinon boycotter ces enseignes, que peut-on faire ?

L'un des tics les plus irritants est le motto en anglais dont se dotent les grandes firmes (et les moindres qui veulent le paraître : WHAT NEXT), inlassablement répété en toute occasion : enfoncez-vous ça dans le crâne ! Ces slogans disent deux choses :

1. Je suis une entreprise internationale. On le savait déjà.
2. Je foule aux pieds la langue des peuples à qui j'essaie de vendre mes produits.

Si elles tiennent à leur « tagline » (!), qu'est-ce qui les empêche de la décliner dans chaque langue ? Il est vrai qu'on verrait alors qu'elles frisent souvent la débilité (*Adidas is all in !*) : qui peut croire qu'elles leur soient bénéfiques ?



L'anglais est « la langue des affaires ». C'est le latin d'aujourd'hui. En permettant une communication entre personnes de cultures diverses, il joue un rôle utile et nécessaire. Mais, comme on le sait, l'anglais international n'a qu'un lointain rapport avec celui de Dickens (sans parler de Shakespeare : plus de 20 000 mots !). Ce qu'on a nommé le *globish* est une sorte de pidgin fait de bribes d'anglais entassés à la va comm' j'te pousse, pratiquement sans grammaire et d'un vocabulaire élémentaire, réduit à quelques centaines de mots usuels, que chaque profession complète par son propre jargon (bancaire, médical, des travaux publics, etc.). Inutile d'avoir une maîtrise d'anglais pour le pratiquer. Les idées portées par cette novlangue sont évidemment schématiques, inaptés à une pensée articulée. À propos de l'idiome du *1984* de George Orwell, je lis ceci :

... plus on diminue le nombre de mots d'une langue, plus on diminue le nombre de concepts avec lesquels les gens peuvent réfléchir, plus on réduit les finesses du langage, moins les gens sont capables de réfléchir, et plus ils raisonnent à l'affect. La

mauvaise maîtrise de la langue rend ainsi les gens stupides et dépendants...

Comme c'est vrai ! Je crois connaître à peu près l'anglais, suffisamment pour avoir participé à de grands projets internationaux. Combien de fois, pourtant, au cours de réunions avec des anglophones, ai-je eu le sentiment d'être simpliste, grossier – et donc en position d'infériorité ? Il faut le répéter après Alain Borer<sup>1</sup> : il est extrêmement difficile pour un Français de parler correctement anglais, c'est-à-dire avec souplesse et subtilité. D'où la réputation d'arrogance et de brutalité qui nous précède.

Ce qui est grave, c'est que ce sous-langage qu'est le globish tend à contaminer toutes les langues – y compris l'anglais, dit-on. Dans l'entreprise, les moteurs en sont simples : la paresse (un même mot, quelle que soit la langue), l'inculture (utiliser un équivalent français suppose de posséder sa langue), la vanité (en imposer aux autres : on signifie par là que son champ d'action et de pensée est la planète), et parfois la volonté de protéger son savoir derrière un mot étranger (c'est le « *clyterium donare* » de Molière). Pour avoir beaucoup fréquenté ce milieu, je peux témoigner de deux ou trois choses.

Entre francophones, on peut *toujours* s'exprimer sans anglicismes. Le vocabulaire français ne manque pas, sauf exception rarissime. J'ai passé quarante ans, sans dommage, bien au contraire, à *ne pas* comprendre les mots anglais dont mes interlocuteurs lardaient leurs propos – les obligeant à préciser une pensée qui souvent serait restée vague. On peut se passer de mots anglais ; on ne peut jamais se dispenser de connaître sa langue. Combien gâchent leur compétence professionnelle par une insuffisante maîtrise du français ? Je me souviens avoir dû inscrire de jeunes ingénieurs à des cours de rédaction au titre de la formation professionnelle : les fautes d'expression rendaient leurs rapports impropres à être communiqués aux clients.

Même entre étrangers, l'anglais n'est pas toujours obligatoire. La liaison ferroviaire Lyon-Turin est réalisée par une société binationale : français et italiens travaillent au sein des mêmes équipes. Dans la mienne, l'anglais était banni : chacun s'exprimait dans sa langue – et plus tard, progressivement, dans la langue du pays où se tenait la réunion. Si je rapporte cette expérience, ce n'est pas seulement pour noter que, dans certains cas (entre langues d'origine latine par exemple), on peut s'affranchir de l'anglais : affaire de volonté et de formation. C'est aussi pour souligner que la prééminence de l'anglais irrite beaucoup de gens. Après une conférence sur le Lyon-Turin à l'*Université de tous les savoirs*, un auditeur m'a posé la question de notre langue de travail : « *Naturellement, vous travaillez en anglais...* ». À ma grande surprise, ma réponse (« *Non, l'anglais est interdit...* ») a été saluée par un tonnerre d'applaudissements : réaction symptomatique. C'était en 2004. On n'avait encore rien vu.



Les médias... Voilà sans doute le plus grave. Ceux dont l'outil est *notre* langue ont cédé à la déferlante anglaise. Pire, ils la précèdent, l'accompagnent, l'imposent. Leur responsabilité dans la dévastation du français est écrasante. Avec la substitution à l'écrit traditionnel (livres, revues, journaux) de moyens de communication instantanés (radio, télévision, internet, réseaux sociaux), le moindre tic de langage se répand à une vitesse fulgurante. Or, la plupart des journalistes se plaisent à jargonner – de deux mots, choisissez l'anglais. La palme revient sans doute au *Figaro Madame* : pas une page sans un titre souillonné d'angliche, qu'on a souvent du mal à interpréter ; mais le sens

importe peu, seule la langue fait signe. Sur *France Info*, radio qui par destination devrait parler clairement et à tous, certaines émissions sont d'ores et déjà peu compréhensibles par qui ne parle pas anglais – quant à ce que l'on comprend, c'est parfois stupéfiant : des erreurs grossières, des journalistes ignares (l'un d'eux s'étonnait récemment qu'on fasse remonter à Napoléon l'expression « les 100 jours » !), etc. – jargonage et inculture vont de pair. Presque aucun média n'est en reste. Le bandeau d'une chaîne de télévision affichait récemment : *Punch line*. Kezako ? Même *Le Monde*, même *Le Monde* s'empresse de se barbouiller d'anglais. Live ! Coaching ! Booster ! Low Cost ! Flat Tax ! Debriefing !

Pourquoi ? Valent les mêmes raisons mesquines qu'ailleurs – pour être journaliste, on n'en est pas moins homme : paresse intellectuelle, vanité naïve de montrer qu'on est connecté au monde (et d'abord aux *States*), panurgisme, etc. Je n'y reviens pas. Mais la raison profonde est autre : la méconnaissance des enjeux de la langue. L'acte qui consiste à reprendre un mot qui traîne outre-Atlantique a des conséquences graves, que Claude Hagège a excellemment résumées : « *Imposer sa langue, c'est imposer sa pensée* »<sup>2</sup>. Comment penser un évènement par soi-même si l'on reprend des mots, des concepts façonnés par une société dont les références sociales et politiques sont si différentes des nôtres ? Défendre notre langue, celle qui nous constitue comme communauté, comme nation, c'est non seulement défendre notre culture, notre rapport à l'histoire, c'est aussi défendre notre autonomie de pensée – et donc notre avenir.



Les effets sur notre langue ne se limitent pas à l'importation de mots anglais. Lorsque les mots sont similaires, on se réfère désormais au sens anglais (ex. : « supporter » pour « soutenir »). La grammaire elle-même commence à être affectée, comme en témoigne l'adoption de certaines constructions anglaises : « *Le PSG joue le Barça...* ». Même le style de l'anglais s'impose peu à peu, par exemple avec l'antéposition, autrefois barbare, de certains adjectifs : « un *potentiel* partenaire »... Cette contagion est grave.

Qui fréquente les collèges sait que les élèves reproduisent la langue qu'ils entendent et lisent sur leurs écrans. C'est ainsi, par exemple, que beaucoup orthographient à l'anglaise les mots communs aux deux langues : *dance*, *rock*, *music*, etc. Les élèves issus des milieux favorisés y échappent mieux que les autres. La dégradation de notre langue est ainsi un facteur d'accroissement des disparités sociales – je peux témoigner qu'entre deux CV, l'un écrit dans un français correct, l'autre fautif, ce dernier sera aussitôt écarté.

Une autre conséquence, dramatique à terme, est d'éloigner de nous les écrivains, les penseurs, les historiens du passé. À la vitesse où change notre langue, dans vingt ans, dans cent ans, que comprendra-t-on à Racine ? Les générations allaitées au biberon américain, quel volapük parleront-elles ?

Un effet sournois est d'inciter les bacheliers à faire des études d'anglais (« *bien parler anglais est indispensable* ») plutôt que de se former dans une discipline « technique » – la société a pourtant un besoin plus pressant de docteurs, de professeurs, d'ingénieurs, de juristes que de spécialistes de cette langue. Son enseignement à l'université est massif (d'où la prolifération des traductions, bien au-delà de l'importance réelle de sa littérature), alors que les autres langues sont dramatiquement délaissées. On manque

aujourd'hui cruellement de germanistes, de russophones, d'arabophones, d'italianisants, etc., ce qui explique la place souvent misérable que ces langues occupent dans l'édition française.



Une loi protège notre langue. Non seulement elle n'est pas appliquée dans le secteur marchand (le français est obligatoire pour « *toute publicité écrite, parlée ou audiovisuelle* »), mais même les collectivités ne la respectent plus. Il y a quelques années, le département de l'Aisne placardait cet incroyable slogan : « L'Aisne. It's Open ! » Avec un nom pareil, on aurait pourtant pu faire des merveilles... Il y a peu, l'Isère se couvrait fièrement de ce barbarisme : « IS HERE. » Hier, une affiche de la ville de Voisins (78) proclamait : « WE NEED YOU !\* \*Nous vous voulons ! » Sans parler de la pitoyable devise de la ville de Paris pour les JO de 2024, volée à un négociant de friandises, qu'on a eu l'audace de faire flotter sur la tour Eiffel : « MADE FOR SHARING ». Bêtise confondante qui témoigne que le français n'est déjà plus tout à fait la langue de la République. C'est la grande trahison des élites.

La plupart des décideurs n'y voient pas malice. Certains pensent qu'il s'agit d'une mode, qu'elle passera, comme toutes les modes. Les plus virulents prétendent que défendre le français est ringard. On a renoncé à promouvoir notre langue dans le monde, on ferme les Instituts français ou on les étrangle, on fait des discours en anglais. Je n'avais vu pareille détestation de soi qu'en Italie. On me répliquera que l'importation de mots étrangers a toujours existé. Certes, le phénomène n'est pas nouveau. On se souvient de la turcomanie du XVII<sup>e</sup> siècle. L'anglomanie elle-même a une tradition ancienne – qu'on relise les pages de la *Recherche* dans lesquelles Proust se moque du tropisme anglais d'Odette. Les modes linguistiques ont toujours existé, et partout – pour avoir vécu à Londres, j'ai été témoin d'une mode du français. Mais il ne s'agit plus de mode. C'est un mouvement d'ensemble qui submerge la planète et va de pair avec le triomphe du libéralisme. La *globishisation* accompagne la globalisation. Ceux qui résistent à son extension à la langue et à la culture sont suspects. Vouloir garder vivant le lien avec le passé, avec l'histoire, vouloir préserver des disciplines exigeantes, le latin, la poésie (voir la Carte Blanche du présent numéro), etc. serait « réactionnaire ».

Réactionnaire ? Comme on le sait, cet impérialisme global nourrit toutes sortes de réactions identitaires, religieuses, irrédentistes. Mais défendre sa langue, ce n'est pas vouloir le repli sur soi, ce n'est pas haïr l'étranger, bien au contraire : c'est lutter pour préserver la diversité des langues et des cultures, de *toutes* les langues<sup>3</sup>. La partie peut sembler perdue, mais il n'y a pas de fatalité. La langue est un combat.

<sup>1</sup> Alain Borer : *De quel amour blessée* (Gallimard, 2014).

<sup>2</sup> Claude Hagège : *Contre la pensée unique* (Odile Jacob, 2012) et [entretien avec Le Vif.be](#).

<sup>3</sup> Dans *Les variations légendaires* (Flammarion, 2012), Paul Louis Rossi écrit : « ...toutes les langues sont menacées. (...) J'éprouve une véritable souffrance à l'idée qu'une langue articulée par les humains puisse un jour disparaître... ».

Gérard Cartier est né en 1949 à Grenoble. Ingénieur (tunnel sous la Manche, liaison Lyon-Turin) et poète. Dernières publications : *Cabinet de société*, récits (Henry, 2011) ; *Le voyage de Bougainville* (L'Amourier, 2015) ; *Les Métamorphoses* (Le Castor Astral, 2017). Traducteur de *La lanterne de l'aubépine* de Seamus Heaney (Le Temps des Cerises, 1996).